

Muséographie Sarah Bernhardt

La dame de Belle-Ile



Scène 1 : le coup de foudre

Je ne retournerai pas à Belle-Ile-en-Mer. Les véritables vacances, pour moi, ont pris fin en 1922 lorsque ma grand-mère Sarah Bernhardt vendit les maisons de la pointe des Poulains. Nous y étions venus avec elle chaque été, sauf pendant l'affreuse guerre de 14-18. La première fois, c'était en 1896. J'avais l'âge du baptême. J'imagine avec quelle excitation Sarah a dû faire découvrir les lieux à mes parents et à ses amis cet été-là ! Le fort, la Pointe-des-Poulains avec ses rochers accroupis comme des monstres, la mer de tous les côtés... Pour elle, c'était charmant ; pour nous, un peu effrayant sans doute...

Son ami le peintre Georges Clairin aimait beaucoup raconter comment ma grand-mère avait acheté ce bout du monde deux ans plus tôt, en 1894. C'était un peu grâce à lui. A cette époque-là, Sarah était déjà en pleine gloire, une star dirait-on aujourd'hui. Ma sœur Simone et moi l'appelions « Great », je ne sais pas bien pourquoi sauf que cela voulait dire « grande ». Et grande, elle l'était, et pas seulement pour nous qui étions petites.

En 1893, elle a 50 ans et le monde à ses pieds : elle rentre d'une tournée de 32 mois, dans les cinq parties de la planète jusqu'aux îles Sandwich et Honolulu ! Elle vient de s'installer au Théâtre de la Renaissance, dont elle a confié la direction à son fils Maurice, mon père. Enfin, au mois d'août 1894, elle accepte de prendre quelque repos chez Georges Clairin au Pouldu, en Bretagne, qui à l'époque était un peu la patrie des peintres.

Le repos, pour Great, cela voulait dire l'escapade, l'excursion. Concarneau, Bénodet, Audierne, la Pointe-du-raz... qu'elle aimait particulièrement. Enfin, Belle-Ile. Voilà toute la troupe embarquée sur un petit vapeur à bandes rouges et blanches baptisé *Le Tony*. Il y a sur le pont, outre George Clairin, Louise Abbéma, peintre elle aussi, Edmond Haraucourt, le poète, les inévitables Suzanne Seylor, la dame de compagnie de Great et Emile Deschamps, son secrétaire, enfin Emile Geoffroy, l'ami de toujours. Sur l'île, ils louent deux voitures à cheval pour circuler à l'aise. Il faisait, paraît-il, un temps affreux mais l'enthousiasme de Sarah ne faiblissait pas. Ils arrivent dans l'après-midi à la Pointe des Poulains.

Là, Sarah s'accorde au premier regard avec la grandeur sauvage de ce site perdu. Dans cet endroit « *spécialement inaccessible, spécialement inhabitable, spécialement inconfortable* », comme elle disait, elle voit pour elle, avec une intuition singulière, le havre, le refuge, une manière de paradis. Le petit phare, le fracas de la mer, la terre pelée par le vent... tout l'enchanté. Et l'enchanté encore plus le vieux fortin abandonné, noir et triste, enserré dans les rochers, sur lequel est fixé un écriteau en lettres maladroites : « *fort à vendre, s'adresser au gardien du phare* ». Immédiatement, Sarah interpelle George Clairin : « *ami, ami, je vous annonce cette chose importante : dès cet instant, tout ce que vous voyez est à moi, je suis propriétaire d'un fort. Qu'en dites-vous ?* ». « *Elle est bien bonne* » !, a plaisanté Clairin. Mais, une heure plus tard, le gardien de phare était trouvé et l'affaire conclue : « *j'ai acheté ce fort, nous y viendrons passer l'été chaque année désormais* », affirma triomphante ma grand-mère. Ce qui fut fait. L'acte de vente fut signé le 11 novembre 1894. Il concernait le fort et un peu plus de 2 hectares de terrain.

Elle disait souvent : « *Moi, j'adore la mer et la plaine, mais je n'aime pas les montagnes ni les forêts. La montagne m'écrase. La forêt m'étouffe. Il me faut à tout prix de l'horizon à perte de vue, et du ciel à perte de vue* ». La pointe des Poulains avait dû être créée pour elle...

Scène 2 : La famille selon son cœur

Nous étions nombreux chaque été, nous étions fougueux, nous étions heureux. Nous faisons beaucoup de choses comme les nains de Blanche-Neige et nous entourions notre fée Sarah Bernhardt de respect et de tendresse. Petite fille pâle habillée en bambin, je courais dans les jardins du fort des Poulains à la recherche de lézards. Mauricette, la fille du majordome de ma grand-mère et filleule de mon père Maurice Bernhardt, partageait nos jeux avec ma sœur Simone, de sept ans mon aînée. Belle-Ile était un lieu pour ma grand-mère, c'est-à-dire forcément un lieu pour nous, sa famille, et d'abord pour mon père, son fils chéri, qui sera, avec le théâtre, le grand amour de sa vie. Elle lui confiera ses affaires, la direction de ses théâtres, dépensera pour lui des fortunes, au grand dam de ses amis et conseillers. Maurice était charmant, élégant et joueur. Ma mère, Terka, était douce et fragile, tout le contraire de ma grand-mère. Mais elle fut toujours là, discrète, jusqu'à sa mort en 1910. J'avais 15 ans et je vins vivre alors avec Great.

Sarah, qui était l'indépendance même, ne supportait pas d'être seule. Elle savait être bonne fée - et elle le fut ô combien pour moi -, prodiguant affection, largesses et gaité, autant qu'elle pouvait se montrer tyrannique, piquant des colères terribles en général contre le brave Georges Pitou, son majordome, ou la douce Suzanne Saylor, sa dame de compagnie. Ces deux-là, ainsi que son secrétaire Emile Deschamps, furent évidemment de tous les étés à Belle-Ile. Ah ! ils en ont essuyé des tempêtes, ils en ont reçu des insultes, des reproches et des quolibets, des assiettes lancées à la volée, le tout suivi de grandes manifestations d'amitié. Je revois Pitou quand Great et lui se boudaient, attendant patiemment, avec son éternel crayon sur l'oreille, que le soleil revienne. Il a assisté ma grand-mère jusqu'à la fin, avec un dévouement sans pareil.

Suzanne, elle, était une jeune fille mince et frêle, aux yeux couleur de véronique. Elle avait espéré devenir comédienne et reporta tout son amour du théâtre en dévotion pour Sarah. Elle fut congédiée un jour brutalement. Je crois qu'elle ne s'en est jamais remise. Elle avait été remplacée par une adorable veuve fortunée, la comtesse de Najac, que Great appelait « *ma petite comtesse chérie* ».

Et puis il y avait toute « la petite cour », qui fut pour moi, petite fille, comme une seconde famille remplie d'oncles, de tantes ou de cousins tous plus pittoresques les uns que les autres. Great avait le génie des surnoms affectueux, qui nous faisaient beaucoup rire. Archambaud, son homme d'affaires était « *mon cher sac à papiers* ». Samuel-Jean Pozzi, son médecin, était « *Docteur Dieu* » - il ne fit pas de miracle mais lui fut d'un grand secours, surtout au moment de son amputation de la jambe. Georges Clairin, qui lui donnait du « *Dame Jolie* », était pour elle tantôt « *Jojotte* » tantôt « *le Raisonneur* » selon la température de leur amitié, mais aussi « *le comte de la peau qui plaque* », lui qui était grand et sec avec une belle tête aux yeux noirs. Adorable Jojotte. Il était mon parrain bien-aimé. Emile Geoffroy, en revanche, était « *le baron de la peau qui pend* » - inutile d'expliquer pourquoi ! - ou bien « *Monsieur Bougon* ». C'était un admirateur râleur et grognon, Emile. Il n'était ni peintre, ni écrivain, ni rien, sauf admirateur de Sarah... et bougon. Great l'avait adopté comme un membre de la famille et il était même le parrain de ma sœur Simone. Il y avait aussi « *le vieux général japonais* » : c'était l'étrange Louise Abbéma, toujours raide dans son costume d'homme et coiffée d'un tricorne.

Enfin, se trouvait chaque été à Belle-Ile, le poète et dramaturge Edmond Haraucourt. Je me souviens surtout du jour où il a sauvé Great en arrêtant un rocher qui menaçait de l'écraser. J'aimais aussi voir arriver le compositeur Reynaldo Hahn, « *mon petit Reynaldo* », comme l'appelait ma grand-mère qui lui vouait une affection presque maternelle. Moi, je le trouvais jeune, beau et élégant, et sa musique remplissait de fantaisie nos soirées. Un homme cher au cœur de Sarah manqua pourtant à cette petite société belle-iloise : Edmond Rostand, son « *poète chéri* », l'auteur de L'Aiglon qui la couvrit de lauriers.

Les étés passèrent, rythmés de douces habitudes et, chaque fois, de surprises. Les nouvelles têtes, les amis de passage, se succédaient. Sarah invitait largement, étourdiment parfois. Un matin d'août, une vieille demoiselle anglaise s'annonça sous les hauts-cris de mon père. Clairin persifla, Geoffroy devint violacé. Ma grand-mère organisa alors une mise en scène tordante : Jojotte devait jouer un fou dangereux. Lorsque la pauvre Miss Cadogan aperçut Clairin gesticulant et criant à la fenêtre de son atelier entre Geoffroy coiffé d'une casquette de gardien et mon père habillé en infirmier, elle repartit le lendemain...

Scène 3 : la propriété de Sarah Bernhardt

C'est peu dire que ce fort aux Poulains, dominant l'océan en furie, fut La Maison de ma grand-mère. Avec des majuscules ! Là, où elle était chez elle, vraiment chez elle. « *le fort de Belle-Ile fut un des endroits les plus exquis de mon existence*, disait-elle. *Et, ajoutait-elle, un des plus confortables, moralement parlant* ». Pas seulement moralement : dès son acquisition, elle fit faire de gros travaux pour rendre habitable ce bâtiment plutôt inhospitalier et surtout pour l'ouvrir largement sur la mer, ce qui, on en conviendra, n'était pas initialement dans la fonction d'un fort militaire. Des baies furent donc percées, en particulier celle de la grande chambre qu'elle occupait au rez-de-chaussée. On agrémenta de volets verts la facade repeinte en blanc. La terrasse, à l'origine dévolue aux tours de guets en plein vent, le fut désormais aux plaisirs protégés de l'intimité : Sarah y fit construire quelques chambres pour les invités, une salle d'eau où l'on prenait de longs bains d'algues, un solarium avec des chaises longues. L'intérieur devint vite aussi richement décoré que le furent tous les appartements et loges qu'elle occupa, avec tentures et coussins de couleurs vives : blanc, jaune d'or, vert tendre...

Très vite, le fort s'avéra trop exigü pour nous accueillir tous. Ma grand-mère était prodigue. Rien ne lui était impossible pour tailler à sa mesure tout ce qu'elle touchait. C'est ainsi qu'elle étendit son domaine petit à petit jusqu'à posséder la totalité de la Pointe des Poulains. Dès l'année de mon baptême, Great fit construire pour mes parents une villa d'un étage, qu'elle nomma Les Cinq-Parties-du-Monde. Ma nourrice et moi habitons l'Asie, mon père l'Afrique, ma mère l'Amérique, ma sœur l'Europe et la servante l'Océanie. Nous nous interpellions ainsi d'un continent à l'autre...

A côté de cette villa, on bâtit pour le cher Jojotte un petit pavillon pour qu'il puisse peindre à son aise. Ce ne fut pas tout : Sarah acheta 500 nouveaux mètres carrés où l'on installa une écurie et des poulaillers qui abritèrent des chevaux pour promener les habitants de la pointe des Poulains et une basse-cour pour les nourrir. Enfin, les amis voulurent connaître cette fameuse propriété et y séjourner. Qu'à cela ne tienne, la villa Lysiane, qui porte mon prénom, fut édifïée un peu plus haut pour leur bon plaisir. Le prénom de ma sœur Simone fut donné à la maison que Great avait achetée du côté de Sauzon pour y loger le père Terrien, le jardinier et gardien de la propriété.

« *Redonnez-moi donc cinq cents mètres* », demanda encore ma grand-mère à l'Etat. Les approvisionnements se faisaient à neuf kilomètres de la Pointe des Poulains ; pour avoir plus commodément du beurre, du lait, des œufs, des poulets, ma grand-mère recula encore les limites de son terrain et enclava dans la propriété la ferme de Penhoët. Quelques années plus tôt, elle avait acheté un domaine agricole à Calastrène, sur la commune de Bangor, assez loin de la Pointe, qui nous faisait un but de promenade. Notre bonne Reine devait un peu se rêver fermière !

Puis elle devint la dame du Manoir de Penhoët. Toute une histoire, ce manoir ! Il avait été construit en 1898 presque sous les yeux de Great, à cinq cents mètres du fort sur la partie Est de la pointe, et lui gâchait le paysage. Ma grand-mère l'avait d'abord détesté, menaçant de le détruire au canon si elle en avait eu un - elle en avait un d'ailleurs, un petit canon dont Emile se servait pour saluer l'arrivée des hôtes de marque ou pour fêter le 14 juillet ! Je doute qu'il aurait pu écorcher la lourde façade de Penhoët. C'était une très grande bâtisse en briques rouges ornée d'une tour, le tout assez prétentieux. Sarah a battu froid pendant dix ans à son propriétaire, le Baron Du Houssoy, pourtant fort gentil seigneur. Lorsqu'il mourut, ma grand-mère acheta sa propriété. Le manoir devint alors une demeure plus confortable que le fort pour ma grand-mère, dont la santé commençait à décliner. Elle fit construire à côté un nouvel atelier pour Clairin, qui existe encore à l'extrême pointe, dominant l'entrée de l'anse des Poulains. Elle n'a heureusement pas vu les canons, allemands cette fois, détruire le manoir de Penhoët pendant la seconde guerre mondiale.

Jusqu'au bout, elle sera restée la dame des Poulains, de toute la pointe des Poulains... jusqu'au rocher de Basse-Hiot, au large du fort, qu'elle a acheté en 1913 pensant y édifier sa sépulture. Pour donner la mesure du domaine, il faudrait aussi parler des escaliers qu'elle a fait creuser dans le rocher, les uns pour nous permettre un accès facile à la plage, les autres vers le large pour lui servir de débarcadère lorsqu'il lui prenait fantaisie de se faire déposer directement aux Poulains par le bateau en provenance de Quiberon. Il faudrait aussi parler des jardins qu'elle a plantés, du canal d'irrigation creusé grâce aux talents de sourciers de notre bougon Geoffroy, du court de tennis peint en bleu, des bancs le long du sentier côtier, des chemins de gravier blanc... Enfin, elle finit par ériger un mur de clôture pour se protéger des hordes de badauds venus le dimanche traquer sa silhouette blanche, son grand chapeau et sa voilette à la fenêtre du fortin.

Tout ce domaine constituait un petit gouffre d'argent. Des sommes importantes étaient englouties chaque année pour le bon entretien de Penhoët, de ses maisons, du personnel, des jardins, des maîtres, des invités et des animaux. Mais Sarah Bernhardt n'aurait pas été Sarah Bernhardt si elle s'était contentée de posséder une maison agréable et de faire fructifier ses champs.

Scène 4 : Hymne à Sarah

Reynaldo Hahn est arrivé hier. Des bras levés et des cris ont accueilli son arrivée sur le port. Sarah était emmitouflée de gaze verte et gantée de suède. « Venez, venez, venez, mon petit Reynaldo, lui a-t-elle dit gaiement. On va déjeuner d'abord. Vous aurez tout l'après-midi pour vous faire une petite beauté ».

Le lendemain Reynaldo a passé la matinée dans l'atelier de Clairin, où nous les enfants avons rarement le droit d'entrer. J'imagine comment les deux hommes, le peintre et le musicien, ont dû évoquer ensemble la tendresse et l'admiration qu'ils ont toute leur vie portées à leur hôtesse. Reynaldo a si bien parlé d'elle, de son art, et même de cette conversation avec Clairin.

« Je ne me lasse pas de l'entendre parler de la jeunesse de Sarah, racontait-il. Clairin a connu le temps de ses fameuses excentricités, de sa maigreur, de ses tapis en velours changeant, de son lit en forme de cerceuil, de ses voyages en Amérique, de ses ascensions en ballon captif pendant l'Exposition Universelle de 1900. C'est l'époque où il a peint ce grand portrait de Sarah en satin blanc avec ses deux chiens. Je lui fais compliment de l'art avec lequel il a su rendre, dans le drapé de la robe autour d'elle, la coupe sarah-bernhardtesque : un corsage qui se drape et une jupe plus serrée aux jambes qu'aux hanches et qui a l'air de tourner en spirale autour d'elle. D'ailleurs la spirale a toujours été la formule linéaire de Sarah dans tous ses gestes. Voilà qu'elle s'assied et elle s'assied en spirale ; sa robe tourne autour d'elle, l'embrasse d'un tendre mouvement de spirale, et la traîne achève sur le sol le dessin de spirale que la tête et le buste de Sarah achèvent par le haut, dans un sens opposé. Voilà peut-être pourquoi elle fait sur scène tourner tant de têtes et chavirer tant de cœurs... « L'enchanteresse en son antre », c'est le titre qu'a choisi Clairin pour son tableau. Je l'approuve sans retenue.

Clairin me rappelle alors le poème qu'Edmond Rostand a dédié à Sarah lors de la journée d'hommage que ses amis avaient organisée pour elle au Théâtre de la Renaissance en 1896 :

*En ce temps sans beauté seule encore tu nous restes
Sachant descendre, pâle, un grand escalier clair,
Ceindre un bandeau, tenir un lys, brandir un fer.
Reine de l'attitude et princesse du geste...*

On ne pouvait mieux dire. L'attitude, le geste, oui le geste, quand elle joue, remplit le rôle d'un accompagnement merveilleux. Il nuance le texte, en précise la signification, en retient ou en prolonge la portée, réduit ou accroît son importance selon les cas. C'est une étude intéressante pour le musicien que je suis. Sa voix aussi, et quelle voix ! Une musique aux modulations infinies. A présent encore, lorsque je pense à elle, je ressens ce poids dans ma poitrine pareil à celui que j'ai senti pendant des jours après l'avoir vue sur scène. Ses manières douces et charmeuses, ses petits murmures plaintifs et tristes, ses terribles feulements de panthère, et puis les horribles sons inarticulés, les petits sanglots qui vous déchirent, le désespoir et la mort.

Je doute que le phonographe de Monsieur Edison soit capable de restituer la puissance tout en nuances de cette voix-là. C'est de la vie, et de la vie en ce qu'elle a de plus fugitif, de plus insaisissable, de plus difficile à rendre par les moyens de l'art, quels qu'il soient ».

Ah ! j'aurais voulu être ce jour-là une petite souris pour entendre Reynaldo Hahn et Georges Clairin parler ainsi sans fin de ma grand-mère.

Scène 5 : L'arrivée à Belle-Ile

Des caisses, des caisses, et encore des caisses ! Et des cartons à chapeaux immenses, des malles, des sacs, des paniers, des cages. Et nous, la famille, Suzanne, Pitou, la femme de chambre, la petite cour chiffonnée par la traversée entourant ma grand-mère emmitouflée dans son manteau de fourrure. Et la Victoria attelée de deux alezans fringuants qui nous attendait sur l'embarcadère. Et puis le break qui suivait où montaient les amis. Et encore deux ou trois voitures pour les bagages. Notre arrivée au port de Le Palais devait ressembler à une attraction de foire, « la ménagerie », disaient les gens... Simone et moi devions offrir des fleurs, Great glissait quelques pièces aux marins du bord, Suzanne Seylor lançait un peu de monnaie aux enfants... Les Bellilois souvent nous faisaient fête, ils ovationnaient la grande Sarah Bernhardt.

Les voyages autour du monde de Great n'étaient guère plus extravagants que celui qui nous menait, chaque été, de Paris à la Pointe-des-Poulains. Nous partions le soir de la gare d'Orsay dans un pullman spécialement réservé pour nous, où ma grand-mère disposait d'un sleeping avec toutes les commodités. Plus tard, nous ferons le trajet par la route, tous empilés dans sa grande Berliet. Arrivés à Quiberon, nous attendions le départ du bateau au Port Maria dans la suite qui était retenue au Grand Hôtel de France. Quelquefois, nous emprunions les lignes régulières de l'Union belliloise. Souvent, il nous fallait un bateau pour nous seuls et Great se faisait déposer directement à Sauzon ou, mieux, à la Pointe des Poulains, à deux pas du fort. Nous débarquions alors par le petit escalier creusé dans le rocher.

Jamais je n'ai vu ma grand-mère aussi reposée que lorsqu'elle mettait le pied sur la terre de Belle-Ile. Tout le monde était harassé par ces deux jours de voyage. Pas elle. Et dès qu'elle apercevait la bannière blanche brodée d'un « quand-même » flottant sur le fort des Poulains, sa joie éclatait : « libre, enfin libre ! Ah ! la beauté ! »...

Scène 6 : La ménagerie

Les animaux de Belle-Ile avaient un haut degré d'existence parmi la Petite Cour. Aux écuries, étaient hébergés des chiens, les chevaux Cassis et Vermouth, à l'usage du break, Pélagie, la jument réservée à la charrette d'Emile, et deux chevaux de selle. La bergerie comprenait une vingtaine de moutons que l'on tondait pour tisser une étoffe d'un blanc tirant sur le chanvre. On essaya en vain l'élevage du mouton pré-salé, si bien que le troupeau passa de vingt têtes à trois ou quatre que ma grand-mère put déclarer à l'inspecteur des impôts comme ayant un rôle purement décoratif. A la ferme, où nous allions fréquemment en promenade, il y avait également une basse-cour de poules, des lapins, des cochons, des pigeons. L'étable abritait quelques vaches. Quant au taureau, depuis le jour où il avait chargé dans un pré Louise Abbéma vêtue d'un coquin veston de toile rouge, on le changeait de pâturage selon les buts de nos promenades.

Toutes ces bêtes devaient voir arriver les animaux sauvages que Great avait l'habitude de choisir comme compagnons familiers avec un peu d'effarement. On comprend que la population de Le Palais ait trouvé que notre débarquement au début de chaque été ressemblait à une ménagerie ! Certes, depuis la naissance des « petites filles », comme elle nous appelait, Great s'était privée de ses pumas qu'elle estimait dangereux et de ses singes qu'elle jugeait par trop « exhibitionnistes ». Outre le chat Tigrette qui mourut un été après une indigestion de gants de Suède, et une dizaine de chiens dont deux énormes danois et un chien-loup blanc, restaient tout de même quelques voyageurs assez voyants : le perroquet Bizi-Bouzou, six caméléons dont un que ma grand-mère portait sur l'épaule, et un oiseau de proie, un grand-duc - nommé Alexis évidemment et offert par un authentique grand-duc. L'oiseaux vivait solitaire dans une cage et gobait un lapereau par jour. Le grand jeu de Sarah était de le taquiner avec des « Ksch ! ksch ! » à travers les barreaux.

Quelques hôtes exceptionnels connurent un destin plus malheureux. Cette année-là, en Amérique du Sud, après une partie de chasse aux crocodiles mouvementée, ma grand-mère rapporta un bébé crocodile dont on lui avait juré qu'il allait dormir pendant des mois. C'était sa période. L'animal, bien emballé, arriva à Belle-Ile. On défit le paquet. L'un des petits chiens se mit à aboyer sous le nez du crocodile endormi... qui ouvrit la gueule et l'avalait en une seconde. Pitou tua le crocodile d'un coup de fusil. On l'emballa, en guise de tombe pour le petit chien, et on l'accrocha au mur du vestibule.

Avec le boa, ce fut un peu la même aventure. Sarah avait acheté, toujours en Amérique du Sud, un énorme boa qui, toujours selon l'affirmation du marchand, s'était alimenté depuis peu et endormi pour plusieurs mois ; elle l'avait fait transporter à Belle-Ile pour le mettre dans le salon et, prétendait-elle, « *poser ses pieds dessus après le dîner* ». Mais quelques jours après son arrivée, pendant qu'on jouait aux dominos, le boa se réveilla avec une faim atroce ouvrant une gueule effrayante et gobant un à un tous les coussins du canapé. Sarah

eut à peine le temps de saisir son revolver et de tuer le monstre : « de le tuer, de le tuer, là, là, au milieu des coussins ! », ah ! il fallait l'entendre raconter ça !

Quant à nous, les enfants, nous nous contentions amplement des lézards. Nous avions chacune notre « écurie » ; les petits sauriens attachés par deux ou trois à des fils de soie vivaient une journée sur nos maigres poitrines ; le soir, nous leur rendions la liberté et recommencions le lendemain... Un été, alors que les aménagements du parc s'achevaient, Great fit venir de Paris des poissons rouges et 5000 grenouilles dans des caisses pour nous ravir de leur coassement dans les cascades du jardin. Quelle pagaille quand nous avons voulu les jeter dans les bassins ! Il fallut courir toute la journée pour rattraper les fugitives et les remettre à l'eau.

Scène 7 : Le jardin des plantes

Belle-Ile séduisit ma grand-mère par ses contours aux rochers abrupts, par les frais ombrages de ses pins croissant au cœur de l'île, par ses vastes étendues de genêts et de bruyère. A ne pas cueillir la bruyère ! Elle porte malheur ! Un invité ayant, au début des vacances, imprudemment cueilli de la bruyère, ma grand-mère se tordit la cheville dès le lendemain, Seylor s'arracha le genou sur le tennis, papa s'empoisonna avec les moules et je tombai de cheval.

Mais sur cette Pointe des Poulains, battue de trois côtés par la mer et les vents comme la proue d'un bateau, les embruns, les « coups de chien » rendaient la végétation difficile. Durant les premiers étés que Sarah Bernhardt passa à Belle-Ile, elle eut beaucoup de peine à y faire croître des arbustes. Elle s'entêta. Elle voulait son jardin, « quand-même ».

Le père Terrien, le jardinier, s'est longtemps souvenu de cet entêtement. « planter, planter, planter » ! C'était plus qu'un ordre : une obsession. Même la nature devait s'y plier. Il fallait retourner la terre, tracer les chemins de promenade en graviers blancs, dessiner des pelouses et des massifs de fleurs. Après beaucoup d'échecs, Great parvint à acclimater à la Pointe des plantes qu'on n'y avait jamais vues, ou qu'on n'y voyait plus : cinéraires maritimes, acanthes, asters, campanules, corbeilles d'argent, statiques, pervenches, jonquilles, et, dans les bassins de Penhoët, roseaux, iris, joncs et nénuphars. Sans compter les vergers sous serre au Manoir et les champs de blé, de sarrazin, de folle avoine, de maïs et de pommes de terre, autour de la ferme. A son arrivée aux Poulains, elle fit planter des haies de tamaris, de pourpiers maritimes et de genêts d'Espagne pour couper le vent et protéger les plantations. Ils n'atteignirent souvent qu'un ou deux mètres de haut, mais suffisamment pour nous ménager à l'abri du fort un espace calme et ensoleillé qu'on nommait le « Sarahtorium » et où l'on faisait la sieste après le déjeuner.

Enfin, Great essaya de faire pousser un figuier. Haut d'abord de quelques centimètres, le petit Joseph - ainsi l'avions-nous baptisé - d'un été sur l'autre, se mit à grandir, fort et trapu. Une année, il avait atteint environ un mètre soixante, un orage éclata durant la nuit. Vite, ma grand-mère s'en fut réveiller Geoffroy, le priant d'aller sans tarder mettre à Joseph sa chemise de paille. Maugréant, luttant contre le vent, Geoffroy, la lanterne à la main, s'arrêta devant l'enclos du petit arbre. Horreur ! Il avait disparu ! Le parrain de ma sœur rentra se coucher en bougonnant, et, dès le lendemain matin, s'en fut chercher ce polisson de Joseph. Il le trouva dix mètres plus loin, déterré, les racines en l'air. Ma grand-mère fut consternée et, mandant en hâte le jardinier, fit repiquer le figuier prodigue ; on entoura Joseph des soins les plus touchants... et d'une bonne palissade de bois. Deux ans plus tard, Joseph enfanta trois figues et, comme nous nous extasions sur leur bonne mine... notre Great les mangea.

Scène 8 : Les recettes de Sarah Bernhardt

Les plaisirs de la table avaient pour Great une importance philanthropique. Un de ses grandes activités durant ses vacances consistait à faire elle-même le beurre. A l'époque dont je vous parle, nous ne possédions pas de baratte. Aussi, Great, Geoffroy et quelques uns de la Petite Cour, tapaient le lait à coup de fourchette ; leurs efforts n'étaient pas toujours couronnés de succès ; le lait tournait en fromage blanc que les plus hypocrites parmi nos amis absorbaient comme dessert avec des mines extasiées. Une autre tâche consistait à mettre dans du vinaigre des petits melons, des cornichons, des oignons, du fenouil ; ou bien à faire des pâtés de merle ou farcir des sarcelles avec des alouettes, un plat assez difficile à digérer ! C'était l'époque où l'on mangeait trop, mais les vents du large et l'air salin se chargeaient de nettoyer nos estomacs.

Notre recette à succès était les « maquereaux à la Ponchon » ; on ne se souvient plus pourquoi ils portent le nom de ce bon poète Raoul Ponchon, qui peut-être vint un été jusqu'aux Poulains... Toujours est-il que la chose est fort peu sophistiquée : on prend des maquereaux, on les coupe en deux, on les imprègne copieusement de gros sel et on les suspend ainsi, crus, à un mur en plein soleil. Deux heures après ils sont cuits ; le sel a mariné la chair et on les mange tels quels.

En dehors de ces fantaisies culinaires, nous mangions surtout du poisson que chaque matin mon père tirait du trémail. Ma grand-mère avait même inventé un potage de sa composition, à base de poissons et crustacés, qu'on appela, évidemment, le Potage Sarah Bernhardt. Ah ! les belles grosses crevettes couleur sable, rares dans nos aveneaux, mais succulentes, toutes roses après leur cuisson dans de l'eau de mer, avec du poivre et des algues. La pêche restait en vérité notre grande occupation. Le matin nous levions les filets ; l'après-midi, par certain temps brumeux, nous pêchions « à la traîne ». Le soir, nous posions le trémail et la nuit, après le dîner, nous tirions la senne avec un cérémonial de torches, de lanternes et de « chut ! chut ! » qui faisait ma joie.

Scène 9 : Une journée ordinaire

« *Fais donc quelque chose de tes dix doigts !* », suggérait souvent ma grand-mère. Elle ne pouvait supporter qu'on se tournât les pouces, vous traitant alors de « cagnard » et ne comprenant pas que l'activité qu'elle déployait elle-même servait de distraction, d'occupation et parfois même de travail à son entourage. Ses journées à Belle-Ile étaient ainsi faites pour, comme elle le disait, « *se reposer en se fatigant* ».

Levée à l'aube, elle entraînait qui voulait à la chasse. Je me souviens qu'elle accompagnait mon père le long des haies de troènes où je leur servais de rabatteur... Mon père me recommandait expressément de me tenir à bonne distance du fusil à chien de Great car, souvent, il partait tout seul. Elle chassait la sarcelle, le corbeau, le merle, l'alouette. Ayant fait venir du continent des lièvres et des hases, elle les lâcha dans l'île où jamais on ne les revit. Great canardait également les bancs de mulets, à marée haute, du haut du petit pont de la plage de Penhoët.

Après la chasse, le petit-déjeuner puis la pêche. Ou plutôt, elle attendait la pêche, avec la visite de mon père à qui elle passait commande précise en bars, dorades, raies ou rougets. Il n'y a qu'avec nous, les enfants, qu'elle aimait pêcher. Ah ! les rocambolesques chasses au bouquet durant les grandes marées. A chaque saison, je guettais le moment où, sereine, ma grand-mère entraînait dans l'eau jusqu'à la taille, vêtue de son costume de drap blanc à jupe longue, de ses souliers et de ses bas de soie ; comme si cet ensemble formait un parfait accoutrement pour dénicher les crevettes qui dardaient sous les rocs leurs yeux en épingle.

Au retour, elle s'éternisait sur la terrasse du fort dans un bain d'algues ou de fenouil, puis s'allongeait au soleil en robe japonaise et chapeau de Panama, un voile vert autour du cou. A midi, postée devant la fenêtre de la salle à manger, elle guettait aux jumelles, mon père et le contenu de ses paniers de pêche. A 12h30 précises, tout le monde se retrouvait au fort pour le déjeuner. A moins que nous soyons partis dès le matin en excursion pique-niquer sous une tente, soit au milieu de l'île, soit sur une des plages de la côte occidentale.

Chacun se pliait de bonne grâce au programme fixé par notre Reine. Dans les longues conversations paisibles comme dans l'agitation, tout était fort gai. Chaque journée aux Poulains ressemblait à la musique de Reynaldo Hahn, qui vint si souvent nous y rendre visite : c'était quelque chose de léger et de grave, de sentimental et de lumineux...

Nul mieux que lui a su raconter toutes ces charmantes habitudes qui rythmaient le temps à Belle-Ile : « *Après le déjeuner, nous nous rendons dans ce qu'on a nommé le Sarahorium où l'on a installé des chaises longues et des tables de jardin. Les rites de Belle-Ile exigent qu'on y fasse la sieste. Etrange sieste, durant laquelle on ne cesse de bavarder, commentant les articles de journaux et de revues que le facteur vient d'apporter, de faire la chasse aux insectes et de se lever à tout moment pour épier avec angoisse l'arrivée haïssable des touristes qui, du haut d'un lointain monticule et armés de longues-vues, essayent d'apercevoir Sarah Bernhardt ! Seule, Sarah prend la sieste au sérieux ; elle ferme les yeux, se couvre la figure d'un voile épais et dit de temps en temps : « je dors ! je dors ». Soudain, elle se « réveille » et déclare qu'elle en a assez. Nous voilà tous debout. Et c'est alors une longue promenade dans les petites allées, entre des rochers, une visite à la ferme, dans le jardin pour aller voir « si les fleurs sont si belles ». Puis on se rend dans l'atelier de Clairin. Elle y a fait installer son écritoire, ses papiers. Elle fait de la sculpture, lit les manuscrits des pièces, apprend ses rôles.*

Vers cinq heures, tennis. Le terrain en ciment bleu, les balles rouges. Ce n'est pas facile de jouer au tennis avec Sarah. Elle sert bien et riposte vigoureusement mais, comme elle ne veut pas faire un seul pas, il faut qu'on lui envoie les balles à l'endroit précis où elle peut les rattraper sans changer de place. Les défaillances de ses partenaires provoquent des imprécations furibondes !

A huit heures dîner. Sarah trône dans son fauteuil au bout de la table. Discussions passionnées à propos de rien. Dominos, nain jaune, poker, en trichant un peu. Puis, je ne sais comment, je me mets au piano et commence à fredonner la chanson bohème de Carmen. Maurice esquisse un pas espagnol, ses deux filles l'imitent, j'accélère le mouvement. Et voilà soudain le vieux Geoffroy qui, boudiné dans un norfolk jacket, bondit, tape du pied et improvise le plus étourdissant des fandangos. Il termine cette danse frénétique par un

« aïe donc ! » très sec de la tête et du rein ; et c'est d'une telle drôlerie que j'abandonne le clavier et roule à terre en riant. Sarah, la tête dans les mains, pleure de rire avec des hoquets et des sanglots ».

Ah oui, les soirées étaient toujours plus gaies quand Reynaldo nous faisait chanter et danser. Et chaque été, avant le retour à Paris, Great organisait un « dîner de têtes », chaque déguisement devant être préparé dans le plus grand mystère, sauf par mon père qui haïssait ce genre de manifestations et se contentait d'apparaître avec un chapeau breton qu'il enlevait au potage. Cette soirée se terminait par un feu d'artifice, dont les fusées humides refusaient d'obéir à Emile. Et par un chœur en l'honneur de Great composé par Georges Clairin :

*Nous sommes chez Dame Jolie
Au bord du grand océan
Nous avons l'âme ravie
Et nous sommes bougrement contents.*

Scène 10 : la bonne dame de Belle-Ile

Un hiver, en 1911, le mauvais temps avait jeté les Bellilois dans la détresse. Les tempêtes empêchaient les pêcheurs de sortir, ou bien les tuaient s'ils essayaient. Beaucoup avaient vu leurs barques déchiquetées, leurs filets déchirés, leurs casiers broyés. Le vent avait même détruit les récoltes de blé et asséché les potagers. Alors, Great organisa au théâtre Sarah Bernhardt une matinée de gala, avec ses amis comédiens, peintres, musiciens qui vinrent se produire gratuitement au profit des pêcheurs de Belle-Ile. Elle mobilisa toute la presse parisienne pour donner à la chose l'éclat qu'elle méritait. Les recettes servirent à financer la construction d'une boulangerie coopérative à La Rozerière près de Le Palais. L'été suivant, les élus de Belle-Ile organisèrent une fête populaire pour remercier ma grand-mère. On apposa une plaque : « *l'illustre tragédienne Sarah Bernhardt fut la bienfaitrice de cette maison. Les travailleurs bellilois en garderont toujours le souvenir - août 1912* ». Elle doit y être encore...

Evidemment, nous ne passions pas inaperçus. Mais je crois que pour Great, il ne s'agissait pas seulement de paraître. A sa façon, elle aimait se sentir chez elle parmi les Bellilois. Elle ne manquait, par exemple, aucune messe du dimanche à l'église de Sauzon - souci que je ne lui ai jamais connu ailleurs, et surtout pas à Paris. Il faut imaginer notre arrivée sur le parvis parmi les gens endimanchés, ma grand-mère tout habillée de blanc comme elle l'était souvent à Belle-Ile, sortant de la Victoria à mon bras... Elle devait avoir l'air d'une déesse descendue sur terre ! Elle offrit même à l'église une statue de saint-Nicolas, ainsi qu'un encensoir, un tapis de prière et deux petits tableaux de son amie Marie Bonnier.

Beaucoup d'habitants vous raconteront toutes les petites et grandes générosités de celle qu'ils appelaient la Dame de Penhoët, ou la Dame Blanche ou Madame Sarah... enfin par des noms à eux, que les Parisiens ne connaissent pas. Bien sûr, elle en a contrarié plus d'un, en protégeant sa propriété des indiscrets par des murs et clôtures, de sorte que l'accès à la côte des Poulains devenait impossible pour les pêcheurs. Mais les différends se sont toujours arrangés.

Je ne sais pourquoi ma grand-mère éprouvait depuis toujours une sensibilité particulière à la dure vie des pêcheurs. Pour elle, sûrement, ce combat des hommes avec la noble cruauté de la mer devait représenter quelque chose comme le drame de l'existence. Déjà, elle avait été bouleversée en 1875 à la Pointe du Raz par la douleur d'une femme pleurant son petit-fils naufragé après avoir déjà perdu trois fils en mer. Elle en avait sculpté une piéta dont une reproduction en marbre se trouvait chez nous aux Poulains. Plusieurs marins de Belle-Ile périrent en mer pendant les années où nous y étions. Chaque fois, c'était pour Sarah une réelle peine, qu'elle ne manquait pas de partager avec les familles des disparus. A ce moment-là, je suis sûre qu'elle se sentait plus que parmi eux, vraiment comme eux...

Scène 11 : Les dernières années

Il faisait, en ce jour du 1^{er} août 1914, un temps radieux. Malgré les nuages amoncelés sur l'Europe, notre ciel breton restait pur et confiant. Condamnée à l'immobilité à cause de sa jambe qui ne la portait plus, Great s'occupait de dessiner la maquette des quatre statues destinées à entourer son tombeau, qu'elle voulait édifier sur un rocher proche du fortin - rocher d'ailleurs inaccessible. Dans sa chambre ensoleillée, ma grand-mère attendait qu'Emile revienne de Le Palais avec les journaux. C'est là que nous apprîmes la mobilisation générale et la déclaration de la guerre. « *Voir deux guerres dans une existence ! Et ne pouvoir rien faire, être vieille, infirme* », s'est écriée Great avant d'ordonner immédiatement notre retour vers Paris. Un mois après, nous étions réfugiés à Andernos, dans le bassin d'Arcachon.

Quelques mois plus tard, Great décidait de subir l'amputation de sa jambe. Depuis des années, son genou droit lui faisait souffrir le martyre. Reynaldo Hahn, comme tant d'autres, en a été le témoin. Mais, raconte-t-il, « *je n'oublierai jamais l'impression d'horreur que je ressentis en recevant par une matinée du lugubre hiver de 1915, le télégramme suivant : « ami chéri, on me coupe la jambe demain matin. Pensez à moi. Sarah »* ».

Lorsque la grave blessure se fut cicatrisée, elle refusa catégoriquement de porter une jambe articulée. Elle se commanda une chaise à brancards, blanche et cannée, très étroite, pouvant se glisser facilement dans une auto ou dans un ascenseur. Et, durant les dernières années de son existence, on vit Sarah Bernhardt passer, si petite, si atteinte, pelotonnée dans sa chaise à porteurs et souriant à tous les regards pour qu'on n'ose pas avoir pitié. Elle insista même pour se rendre sur le front en 1916 avec le théâtre aux armées. Cette salle-là lui a tenu au cœur plus que ne le fit jamais public de grande première. Elle a commencé en tremblant... J'étais là, tout près. Elle vibrait toute. A son cri final - « aux armes ! » -, la musique attaquait *La Marseillaise*, tandis que les trois mille gars de France étaient debout et l'acclamaient en frémissant. Et c'est encore en envoyée de la France qu'elle s'embarqua pour sa dernière tournée aux Etats-Unis. Un drapeau tricolore se déployait derrière elle, le ruban de la Légion d'honneur barrait d'un trait rouge sa robe de satin blanc. Aux yeux du Nouveau Monde, Sarah était alors trois fois sacrée : Française, artiste, blessée...

Nous sommes enfin retournés à Belle-Ile l'été 1919, après cinq ans d'absence. La propriété était dans un triste état. Le fortin avait étéquisitionné pendant la guerre et restait encombré de matériel militaire, les portes et les clôtures avaient été brisées... Les Bellilois pleuraient 230 des leurs tombés au combat. Ils en voulaient un peu à Great de n'avoir pas été là, cette fois, pour pleurer avec eux. Elle, pleurerait son Jojotte, Georges Clairin, et son cher poète Edmond Rostand, mort l'année précédente de la grippe espagnole.

Nous avons passé notre dernier été aux Poulains en 1922. Great savait que c'était le dernier. Je la vois encore : couchée dans son grand lit à colonnades, souffrant du mal qui allait l'emporter sept mois plus tard, elle était vêtue d'une robe de nuit en satin blanc. Elle attendait comme chaque matin que mon père apportât la pêche quotidienne. A 78 ans, certaines choses restaient étonnamment jeunes chez elle : sa voix, ses gestes, son regard, ses cheveux : cheveux d'écolière têtue, cheveux de femme coquette. Tantôt elle les teignait, tantôt non : « *que dois-je faire, Liseron ?* me demandait-elle. *Rousse, j'ai l'air d'une femme qui ne veut pas vieillir... Blanche, j'ai l'air d'une vieille dame* ». En ce jour de septembre, nous avons quitté Le Palais pour ne plus y revenir. Great avait décidé de vendre les Poulains. Sur la porte du fortin, on avait posé un écriteau : « Propriété à vendre ».

Et le 29 mars 1923, tandis que son cortège funèbre traversait Paris, les Bellilois n'ont pas oublié Sarah Bernhardt. Les élus de l'île, accompagnés des pêcheurs, des sardiniers, des ouvriers, des paysans et des commerçants, ont déposé sur le pont-levis du fortin désormais fermé de grandes gerbes de camélias fraîchement cueillis.

Voilà. Je ne retournerai pas à Belle-Ile-en-Mer. Je n'y retournerai pas mais mon cœur est toujours avec ceux qui s'y rendent...

L'ORIGINE DU PROJET

La Pointe des Poulains est un lieu emblématique pour Belle Ile mêlant des aspects historiques, culturels, paysagers et naturels... C'est un lieu fort et reconnu comme tel par la population. C'est l'un des sites les plus fréquentés de Belle-Île-en-Mer avec plus de 400 000 visiteurs par an. C'est un passage obligé pour toute personne abordant l'île. En 2000, le Conservatoire du Littoral acquiert l'ancienne propriété de Sarah Bernhardt. Le site de la pointe des Poulains devient suffisamment vaste et cohérent pour engager en collaboration avec la Communauté de Commune de Belle-Île-en-Mer, un grand projet de protection du milieu et d'accueil du public.

Le paysagiste Alain Freytet est retenu. Il travaille pour élaborer les bases du projet avec une sociologue qui enquête sur les pratiques et représentations actuelles et passées un muséographe plus particulièrement chargé de la scénographie du « musée » Sarah Bernhardt. La reconnaissance de terrain prend du temps pour s'imprégner du contexte, des usages, pour rencontrer les personnes ressources et élaborer un projet partagé. Le chantier se déroule sur 9 hectares. Il dure 3 ans et mobilise trois entreprises : une entreprise insulaire pour les VRD (Servibat) et deux entreprises continentales pour les maçonneries (EPTM) et pour les terrassements paysagers, les sols, mobiliers, plantations et restauration des milieux naturels (Alternative-environnement)

LE CONSERVATOIRE DU LITTORAL

Le Conservatoire du littoral et des rivages lacustres est un établissement public créé en 1975. Il acquiert des terrains fragiles ou menacés partout sur le littoral français pour les réaménager en protégeant les espaces naturels et les paysages. Il a développé une philosophie d'action et a acquis des savoir faire en matière de valorisation des paysages littoraux. Certains grands sites comme celui de la Pointe des Poulains permettent de faire connaître ces actions multiples au profit du paysage.

LA COMMUNAUTÉ DE COMMUNES DE BELLE ILE

La CCBI fédère les quatre communes insulaires sur des compétences qui s'envisagent à l'échelle de l'île, comme la gestion des espaces naturels. Ainsi, la collectivité est gestionnaire des sites du Conservatoire du littoral, des Espaces Naturels Sensibles du Département, du site Natura 2000 et veille à la protection du site classé. Ces partenariats, celui avec le conservatoire du littoral étant le plus ancien et peut-être le plus marquant, ont amené la CCBI à créer un service espace naturels composé d'une vingtaine d'agents. C'est donc très naturellement que la CCBI a accompagné le projet de restauration et de valorisation de la pointe des Poulains et en assure aujourd'hui la gestion.

ALAIN FREYTET est familier des projets de valorisation et de protection des grands sites naturels. Il est enseignant à l'Ecole Nationale Supérieure du Paysage et paysagiste Conseil de l'Etat en DREAL Auvergne. La mission qui lui a été confiée est complète, de l'étude de définition au projet à sa mise en œuvre. Il a participé au projet de muséographie et à la médiation du projet avec notamment la publication de son carnet de projet sous la forme d'un « carnet de mission » aux éditions WB.

LES GRANDS PRINCIPES DU PROJET

Le projet de paysage sur ce site propose deux factures complémentaires : la découverte et la protection des paysages naturels d'une part ; l'évocation de Sarah Bernhardt et la réhabilitation des jardins d'autre part.

Pour le site naturel, l'enjeu est d'ouvrir un site jusque là privé tout en protégeant un milieu naturel fragile : donner la nature en partage tout en la protégeant. Les associations naturalistes ont contribué à ajuster les aménagements pour que la flore et la faune puissent se maintenir dans les meilleures conditions. L'intervention d'aménagement est volontairement de facture discrète pour laisser au site naturel toute sa puissance. Moins l'aménagement se voit, plus le résultat est réussi. Ce résultat résolument recherché est l'une des marques de fabrique du Conservatoire.

Pour les jardins de Sarah Bernhardt et les abords des bâtiments, un travail d'évocation et de restauration a mis à jour les structures des aménagements de la grande comédienne.

Sur l'ensemble du site, le travail vise à renforcer le caractère du paysage avec les interventions suivantes:

- réorganiser les stationnements et les cheminements,
- restaurer et ouvrir le bâti au public en évoquant l'histoire des lieux
- canaliser la fréquentation pour une découverte plus ample des paysages
- protéger les milieux naturels les plus fragiles
- une mettre en sécurité des promeneurs,
- concevoir une politique d'accueil et de sensibilisation.

DE L'AMÉNAGEMENT À LA GESTION

Dès la phase de conception, le gestionnaire et notamment les gardes littoraux ont été investis dans le projet. Les conditions et la charge de gestion ont naturellement été prises en compte. Une fois le chantier livré, l'intervention régulière du paysagiste en mission de conseil a permis de garder le sens et l'intégrité du projet. A chaque visite, des suggestions sont faites pour ajuster les aménagements aux nouvelles exigences.

Description des aménagements

ENTERRER LES RÉSEAUX AÉRIENS, ASSURER L'AUTONOMIE ÉNERGÉTIQUE DU PHARE ET RECULER LES POUBELLES,

La pose de panneaux solaires sur un pan de la toiture du phare a permis d'assurer l'autonomie énergétique de l'édifice. La ligne électrique a été démontée. La piste d'accès au phare a été réduite et traité avec des matériaux natrels. Les édifices techniques ont été démolis et les poubelles positionnées en entrée de stationnement. Le site illustre bien la façon dont les nouvelles technologies contribuent à un impact moindre sur le paysage et l'environnement. **TROUVER UNE NOUVELLE ENTRÉE AU SITE ET AMÉNAGER UN LIEU D'ACCUEIL ET DE SERVICE**

Le grand mur de pierre qui entourait la propriété qui permettait à Sarah Bernhardt d'échapper aux regards insistants des curieux est restauré sur toute sa longueur. L'entrée principale de la propriété est élargie pour permettre ainsi l'accès au nouveau stationnement des voitures et des autocars. Un passage pour la sortie est créé, plus bas, sur le modèle de celui de l'entrée.

La villa Lysiane, bâtiment, dont le Conservatoire se demandait s'il fallait le conserver ou non, devient le lieu d'accueil et de service. Des toilettes publiques sont aménagées dans le bâtiment, ce qui évite les toilettes sauvages. Devant le bâtiment, un muret banc referme une petite placette étirée et ombragée d'où partent des chemins menant au littoral dans les plus belles conditions. Leur tracé permet de préserver du piétinement une partie de lande à bruyère vagabonde particulièrement fragile.

RESTAURER LE PARC DE SARAH BERNHARDT

Ces vestiges du parc de Sarah Bernhardt étaient oubliés, presque effacés. En l'absence de plans, une exploration de type archéologique a permis de découvrir les structures du jardin : bassins, bancs, cheminements qui sont mis à jour et restaurés avec soin.

Les traces d'un cercle de tamaris furent le prétexte à la construction d'un petit belvédère. Magnifiquement situé, il permet d'embrasser d'un seul regard l'ensemble du site : les falaises et les rochers du sphinx et du chien ; le fort et la villa des cinq parties du monde ; le phare au centre de l'îlot des Poulains.

RENOUER LE SENTIER CÔTIER ET OFFRIR UN BELVÉDÈRE EN PROFITANT DE LA TERRASSE DE LA VILLA DES CINQ PARTIES DU MONDE

Le sentier était contraint jusqu'alors de contourner la propriété et de passer par la route menant à l'ancien stationnement. L'acquisition par le conservatoire permet de tracer un nouveau sentier côtier en bord de mer, reprenant les allées du parc restaurées et contournant les passages dangereux. La terrasse de la villa des cinq parties du monde est aménagée pour servir de belvédère.

EVOQUER LE JARDIN DE SARAH BERNHARDT

Quelques végétaux, notamment des plantes à bulbes (iris, narcisses...), ont résisté au temps depuis que Sarah Bernhardt les a plantés. Ils sont soigneusement mis en valeur, parfois transplantés mais aucune plante exotique n'est ajoutée, conformément l'éthique naturaliste du Conservatoire du Littoral. La structure du jardin est révélée par une taille sévère des tamaris et la reprise du dessin des allées, effacé par l'abandon. Deux lieux sont suggéré par un mobilier muséographique : l'atelier du peintre Clairin et le « Sarahtorium » où l'on venait, du temps de l'actrice, prendre le café et faire la sieste après le déjeuner.

ELOIGNER LE STATIONNEMENT DE LA MER ET ENATURER L'ANCIEN STATIONNEMENT

Le déplacement du stationnement public est une des décisions fondamentales du projet des Poulains. Situé initialement au-dessus de la plage sur une terrasse de bitume, défigurant la vue sur la pointe depuis l'îlot des Poulains, il a été repoussé de 250 mètres vers l'intérieur des terres. Destiné aux voitures, autocars, motos et vélos, il vient s'incruster dans les haies de tamaris du parc de Sarah Bernhardt, à proximité de la villa Lysiane. Le stationnement étant renvoyé à l'intérieur des terres, il n'était plus nécessaire de garder une route de 6 mètres de large. La chaussée est donc réduite à une bande de 2,5 mètres de large et les accotements sont enherbés. Plus bas, la galette de bitume de l'ancien stationnement est démolie. Le profil naturel du virage est remodelé et revégétalisé par une colonisation naturelle. Pour cicatriser la plaie ouverte par l'ancien stationnement, de petits murets de pierre sont édifiés dans le prolongement du mur de clôture. La pose des panneaux solaires permet l'effacement des réseaux électriques qui alimentaient le phare ce qui complète l'intégrité recherchée pour ce grand site naturel.

CONFORTER LES SENTIERS ET PROTÉGER LES PELOUSES

Pour prévenir l'érosion des sentiers tout en les rendant confortables, des marches sont taillées dans la roche, suivant les veines tourmentées du schiste et dans les parties meubles, les écoulements sont armés de rigoles pavées qui réutilisent la pierre du site. Pour réduire le nombre des cheminements qui menacent la couverture végétale, seuls les tracés les plus agréables et les plus évidents sont conservés. Ils sont accompagnés de « mono-fils », protection discrète qui suggère aux promeneurs de ne pas sortir des chemins. Dans les endroits où la pelouse littorale a complètement disparu, le sol est recouvert d'une toile de « géojute » biodégradable qui va piéger les sédiments fins et les graines des végétaux spontanés.

LUTTER CONTRE L'ÉROSION

L'îlot était menacé de scission par deux ravines creusées par la mer et tentant de se rejoindre en profitant d'une fracturation du socle. Le passage est consolidé, de part et d'autre, par des murs de soutien appuyés par des garde-corps en pierre, comme un véritable pont. Au-delà, le chemin raviné est abandonné au profit d'un tracé plus souple. Des plantations de tamaris l'accompagnent, dans le prolongement de celles qui encadrent l'ancien jardin du gardien de phare.

NETTOYER LES ABORDS DU PHARE ET LE BOUT DE L'ÎLOT

Derrière le phare, là où la terre rejoint l'horizon, tout objet artificiel dépare dans l'harmonie du grand large. Les blocs de béton, les fondations de ciments sont effacées. Même le mono-fil pourtant discret n'est pas admis. Le tracé du sentier côtier est appuyé par une taille soignée du rocher. Il se devine. Dans les endroits où il s'approchait trop des falaises, il est effacé et retracé sur un parcours et dans une assiette plus confortables.

RETROUVER LE PHARE ET SON ENCLOS

Les constructions vétustes qui encombraient le pied du phare sont démolies. Le phare retrouve sa silhouette conforme au motif de paysage qu'il constitue dans l'imaginaire des visiteurs. La cour dont on devinait les murs sous l'enduit est conservée. Elle est refermée par un muret bas, délimitant un enclos qui donnera accès à une salle d'exposition consacrée au milieu naturel.